

# La face nord de l'Everest, en trois heures et sur le cul

**MONTAGNE** Les Suisses Troillet et Lorestan, avec leur descente en « ramasse » du sommet le plus haut du monde, ont suscité l'admiration du club des himalayistes français, réunis pour faire un bilan samedi à Chamonix



En 1985, les himalayistes n'avaient eu aucune peine à s'accorder sur la « perf » de l'année. Aux ascensions ultra-rapides de Kristof Wielicky, Eric Escoffier et Benoit Chamoux, tous, y compris ces derniers, avaient préféré « sélectionner » l'ascension en cordée alpine et en continu, du Gasherbrum 4. L'Autrichien Schauer et le Polonais Kurtycka, après onze bivouacs, privés de nourriture et de boisson pendant les trois derniers jours, étaient venus à bout de la raide paroi orientale de ce sommet obscur de 7 954 mètres. Cette année, d'autres Polonais ont encore frappé, et une équipe de quatre hommes, conduite par Janusz Majer, a atteint le sommet du K2 après avoir intégralement remonté la « Magic Line » (encore une appellation Messner !) du Pilier sud-ouest entamé par l'énorme expédition française de 1979 : bilan de l'opération : 25 % de perte, Wroz se tuant à la descente. Un peu plus à droite, en plein milieu de la face sud, une simple cordée polonaise l'un des deux grimpeurs, Tadeusz Piotrowski, se met sur le toit à la descente et s'écrase 3 000 mètres plus bas. Son complice, Jerzy Kukuczka se porte bien : aux dernières nouvelles, il continue sa collection de « 8000 » qu'il a tous gravés par des voies nouvelles (il ne lui en reste plus que trois). Entré en campagne dix ans après Messner, le Polonais est resté en Asie où il compte achever son parcours cet hiver. Absents aussi de Chamonix ce week-end, les Suisses Lorestan et Troillet ont été plébiscités pour avoir réussi « le truc » de l'année, une sorte de combiné de l'engagement (à défaut de la difficulté pure) et de la vitesse : la face nord directe de l'Everest, descendue en « ramasse » et sur le cul, en moins de quatre heures !

Pierre Beghin, un des meilleurs himalayistes français, a été du voyage jusqu'à l'altitude de 8 300 mètres... où il a fini par s'endormir et se terrier dans une grotte pendant deux jours. Le contour exact de l'exploit s'est en fait décidé au dernier moment, alors que les trois hommes, sur place depuis sept semaines, n'avaient pratiquement pas pu sortir le nez de la tente : pendant cette longue attente, les boucliers de rochers de Qomolangma (appellation sino-tibétaine de l'Everest), plongés dans les nuages, se couvraient d'un épais manteau de neige.

« Pour atteindre la face nord de l'Everest, rapporte Pierre Beghin, nous avons profité de l'ouverture de la route sino-népalaise pour aller depuis Kathmandou en Chine : c'est l'accès le plus commode et le moins cher, ça permet de se faire presser le porte-monnaie pendant moins longtemps par les Chinois. Une fois au Tibet, les canions nous amènent au camp de base, à 5 400 mètres, et de là les yaks peuvent encore monter jusqu'à 5 800, où on installe un camp avancé. » La topographie des lieux et le remarquable tracé des pistes tibétaines vient

donc conforter l'idéologie des Chinois : comme dans le Pamir soviétique, on peut ici se passer et de coolies de vallées et de « sherpas » d'altitude.

« Nous sommes arrivés au pied de la face vers le 15 juillet, poursuit Pierre Beghin. Au départ, je devais grimper sur la partie droite de la face avec Erhart Lorestan, Annie (Beghin, NDLR) et l'équipe de Jean Afanassief devait nous filmer. Troillet, lui, avait prévu de monter en solo sur la gauche, par le couloir Norton. En regardant la neige tomber, on a fait quelques petites balades, mais sans jamais dépasser les 6 300 mètres et surtout en rentrant toujours coucher à la base. La situation devenait de plus en plus tendue, jusqu'à ce que Troillet et Afanassief en viennent aux mains, le premier suspectant le second de vouloir profiter du film et de la trace pour se propulser lui-même au sommet ! »

Une éclaircie, dans le ciel, pas dans les relations franco-suisse, se confirme à la fin du mois d'août, alors que tous les protagonistes s'approprient à plier bagages. Sachant que l'accalmie serait posée à Pierre Beghin de se joindre à eux et de tenter la directe nord par le couloir Horbein, en technique ultralégère, évidemment, sans le « cinéma ».

## Ni piton ni corde, mais une tablette de chocolat

Le 28 août, à 19 heures, au camp avancé (5 800 m), les trois hommes n'en ont pas pour longtemps à faire leurs bagages : Beghin s'encombre d'un duvet (qui ne lui sera pas inutile par la suite) et les deux Suisses décollent avec chacun un petit sac de randonnée contenant deux soupes, une tablette de chocolat, quelques fruits secs et une seule cartouche de gaz pour les trois. Pas de pitons ni de corde : Lorestan, Troillet et Beghin partent pour du solo à trois, un bâton de ski télescopique dans une main, le piolet dans l'autre. Les mille premiers mètres en pente douce sont avalés en trois heures. Il est donc 22 heures quand ils attaquent la partie raide (45° avec quelques passages à 50°), puis marchent toute la nuit, sans prendre la peine de s'arrêter une seule fois ne serait-ce que pour boire. A 11 h du matin, le 29, ils sont à 7 800 m et trouvent l'abri dans une petite grotte où ils décident de rester l'après-midi à regarder passer les avalanches. Quand le danger semble faiblir, vers 23 heures, nouveau départ, cette fois sans sac du tout. Au bout de 500 mètres, Beghin commence à s'endormir sur place et laisse filer les Suisses qui atteignent le toit du monde, le 30 à 14 heures. Ils prennent quelques photos et attaquent la descente à 15 h 30. A 17 heures, Troillet et Lorestan sont de retour à la grotte et réveillent Beghin à qui ils conseillent de persévérer jusqu'au lendemain pour tenter un nouvel assaut. Sans traîner, ils récupèrent leur petit sac, se remettent sur leur séant et glissent, en s'équilibrant latéralement à

l'aide de leur piolet, jusqu'au pied de la face. A 19 heures, ils sont au camp de base : 3 000 mètres de dénivellation avalés en trois heures et demie.

Pierre Beghin, après une nouvelle nuit sans boire ni manger, à 7 800, sent ses forces diminuer et, plutôt que de tenter le sommet, il rejoint la base à son tour.

Aujourd'hui, en dépit de sa déception, l'himalayiste grenoblois qui fut le premier Français à « soloer » un « 8000 » (le Kangchenjunga en 1983), ne tarit pas d'éloges pour ses compagnons. « Ce n'est pas seulement une performance athlétique. Contrairement à des tas de voies normales sur d'autres grands sommets ou, même en solo, tu peux profiter des cordées fixes, des tentes, des traces ou même des bouteilles d'oxygène d'autres expés, sur toute la face nord de l'Everest, il n'y avait par un chat ce jour-là. En temps normal, c'est à-dire avant la mousson, la face nord oppose des difficultés rocheuses sérieuses. C'est la neige qui a permis d'aller aussi vite, mais en prenant des risques ».

Le Français a tout de même été déçu par ses compagnons de l'Everest : « Au camp de base, après leur exploit, ils n'ont pas desserré les dents. Ils n'avaient qu'une seule obsession : l'arrivée du camion pour partir ».

Aux dernières nouvelles, Troillet et Lorestan, après avoir fait un petit tour du côté de l'Everest à la recherche du corps de leur compatriote Pierre-Alain Steiner, seraient repartis pour le Cho-Oyu, qui manque encore à leur collection. **Velodia SHAHSHAHANI**

EVEREST. Le versant nord photographié en 1933 par l'expédition britannique au cours de laquelle, Franck Smyth, seul et sans oxygène, atteignit les 8 600 mètres comme, neuf ans plus tôt Norton qui a laissé son nom au grand couloir à gauche. C'est la grande rigole de droite et les rochers supérieurs qui ont été dévalés cet été.

Ediths Demot